EDITORIAL

Projets réussis, projets échoués

C. Reizer

Les résultats obtenus par nombre de projets transférés des pays du nord vers l'Afrique sont décevants: dès que cesse l'injection de capitaux et de technique, beaucoup d'opérations s'arrêtent; a contrario, certaines réussissent remarquablement.

Un exemple d'échec démonstratif est celui de la pisciculture. Depuis 1945, une série impressionnante d'experts a essayé de persuader les Africains de s'adonner à cette spéculation hautement technique; et quoique celle-ci ait revêtu des formes diverses – industrielle, artisanale, familiale, rurale, en étangs, en cages, en enclos - elle est en échec généralisé au sud du Sahara. Nous pensons que c'est parce qu'elle est en inadéquation technique, sociale et économique avec le milieu récepteur; parce que le poisson élevé revient à 500 voire 800 f CFA/kg alors que le même poisson pêché revient à 80 f CFA/kg; parce qu'il sera toujours plus facile de pêcher que d'acquérir la maîtrise de l'eau, de la biologie du poisson, de son alimentation, de ses pathologies; parce qu'il existe toujours à proximité un plan d'eau, petit ou grand, naturel ou artificiel, insuffisamment exploité et qui donc peut accueillir l'un ou l'autre pêcheur supplémentaire rapportant 2 t de poisson/an. On a même vu des experts conseiller de faire de la pisciculture au Mali, pays surproducteur (70.000 à 150.000 t/an) dont le principal problème est de vendre et non de produire davantage. On a vu des experts conseiller aux Baoulés du centre de la Côte d'Ivoire, de faire de la pisciculture à proximité du grand lac de barrage de Kossou, sous-exploité à hauteur de plusieurs centaines de tonnes par an. On a voulu, ce faisant, et certains voudraient encore, passer trop rapidement de l'extensif - la pêche - à l'intensif - la pisciculture. Il est vraisemblable que l'échec aurait été moins cuisant, voire qu'il y aurait réussi, si on avait appliqué une technique intermédiaire - la pêche en grands étangs artificiels non vidangeables par exemple – et en des contrées dépourvues de plans d'eau naturels et artificiels sous-exploités.

De telles situations existent dans d'autres domaines de la production agricole. On imagine dès lors tous ces projets échoués mis bout à bout !

Ceci exige réflexion.

Encore faut-il en préalable définir ce qu'est un projet réussi. Ceci peut faire l'objet de très nombreuses discussions, mais nous proposons d'accepter le principe de réussite quand l'opération se poursuit dès lors que l'encadrement exceptionnel, notamment expatrié, s'est retiré.

Notre hypothèse est que les projets échouent si la distance techno-socio-économique est trop grande entre le milieu récepteur et le projet; alors qu'ils réussissent quand ils construisent sur l'existant par petites touches successives.

Or, quelles sont les grandes caractéristiques de l'Afrique, milieu récepteur.

* Au plan anthropique, le continent est peu peuplé; sauf exceptions localisées telles Bénin-sud, Burundi, Cameroun bamiléké, Kivu, Rwanda, Togo-sud, ..., hors villes bien entendu.

* Au plan écologique, le continent est strictement à cheval sur l'Equateur; il fait chaud partout et c'est l'eau qui régule au principal les bioproductions (et non la température comme sous climats tempérés). Et des 3 types d'eaux continentales, pluviale-superficielle-phréatique, c'est évidemment la première qui est la plus accessible. Or, la pluie se distribue très différemment entre équateur et tropiques: la mousson, masse d'air pluvieuse, suit, avec un certain décalage, le déplacement annuel du soleil, atteignant les tropiques aux solstices, passant deux fois l'an sur l'équateur aux équinoxes.

Il s'ensuit que, **sous l'équateur**, la pluviométrie est peu saisonnalisée, abondante et surtout régulière au plan interannuel; en conséquence, **les bioproductions naturelles sont aussi permanentes, abondantes et régulières.**

Il s'ensuit aussi que, **sous les Tropiques**, la pluviométrie est saisonnière, rare et surtout irrégulière au plan interannuel; en conséquence, **les bioproductions sont aussi saisonnières, rares et irrégulières.** Mais il est ici un autre type d'eau, celle, superficielle, des inondations fluviales saisonnières que l'Homme a appris à utili-

ser pour des cultures de décrue, lesquelles sont saisonnières, moins faibles et moins irrégulières que les pluviales, mais irrégulières quand même (20 bonnes années sur 30 en décrue, pour 10 sur 30 en pluvial).

Ainsi, quatre Afrique de la production apparaissent: l'équatoriale peu peuplée, l'équatoriale densément peuplée, la tropicale peu peuplée, la suburbaine (densément peuplée).

* A propos de l'Afrique équatoriale peu peuplée

La conjonction biproductions naturelles permanentes-abondantes-régulières/faibles densités humaines rend logique le système de production le plus pratiqué, à savoir cueillette-chasse-pêche ainsi que le système immédiatement améliorant, l'agriculture extensive éventuellement à jachère longue: café, cacao, élaeis, coco, hévéa, bananes, manioc, igname,... prospèrent sans grand problème; l'augmentation de production, rendue nécessaire par l'augmentation démographique et la recherche du mieux-être, est obtenue en augmentant les surfaces par défrichement de la forêt. Empêcher radicalement ce dernier paraît utopique. Ce qui nous semble le plus grave, c'est la mal-exploitation de la forêt préexistante. Ainsi la Côte d'Ivoire a remplacé 12 millions d'ha de forêt (sur 15 millions) par de grandes cultures extensives d'excellente facture (la CI est le plus grand producteur d'un excellent cacao), mais sans pré-exploitation rationnelle du bois puisqu'il apparaît que les volumes exploités correspondent à la production non de 12 millions d'ha mais de 5 millions: 250 millions de m³ de bois d'oeuvre sont partis en cendres et fumées.

Les projets dont cette Afrique a besoin sont relatifs à l'exploitation rationnelle (durable si elle ne précède pas le défrichement) des ressources naturelles (flore et faune) et paranaturelles-extensives.

Sur le plan humain, cette Afrique a besoin de gestionnaires de ce type de ressources. Or, très curieusement, ils ne sont formés nulle part à l'exception des ingénieurs et techniciens des eaux & forêts trop spécialisés, trop peu nombreux, surqualifiés. C'est pourquoi nous rompons une lance en faveur de la formation de gestionnaires environnementaux des ressources naturelles (végétales, animales, hydrobiologiques), formés au niveau BAC + 4 par recyclage de BAC + 2 expérimentés.

* A propos de l'Afrique équatoriale densément peuplée

La conjonction biproductions permanentes-abondantes-régulières / hautes densités humaines a déjà conduit à une certaine intensification des systèmes de production, le couvert forestier a pratiquement disparu, les cultures vivrières pratiquent l'apport d'engrais (Cameroun bamiléké) ou la jachère quand cela est encore possible (Bénin-sud, Togo-sud), mais il est certains lieux où celle-ci a disparu (Burundi, Kivu, Rwanda).

Le problème fondamental est justement de passer à plus d'intensif encore, ce qui exige capitaux et technique, mais sans que cela ne devienne inacceptable aux plans social et économique. Ce problème est celui des contrées citées précédemment.

Sur le plan humain, cette Afrique a besoin de spécialistes de l'intensif. Or, ces techniciens sont formés, en Europe ou en Afrique, mais en nombre insuffisant. Les BEPC, BAC et BTS du développement rural doivent se multiplier.

* A propos de l'Afrique tropicale (peu peuplée)

Le principal problème est l'insécurité alimentaire interannuelle consécutive de l'irrégularité pluviale et fluviale. La maîtrise de l'eau (superficielle) est un impératif. Des projets de ce type foisonnent, mais ils pèchent par excès d'intensification. Ainsi, dans la vallée du Sénégal, les aménagements hydro-agricoles sont-ils de type irrigation en maîtrise absolue de l'eau (de niveau 3^{aire} pour les spécialistes) ce qui est extrêmement coûteux à la mise en place et au fonctionnement et exige pour une suffisante rentabilité économique, la conduite de 2 cultures intensives / an, soit l'équivalent de 2×4 t paddy/ha.an. Or, l'imperfection naturelle qui doit être corrigée, ce n'est pas l'insuffisance de production mais bien l'irrégularité interannuelle de production. La vie serait belle en Sahel pluviofluvial si, chaque année, la contrée avait l'assurance de produire 600 kg de millet en pluvial et 800 kg de sorgho en décrue. Ce qu'il faut corriger par priorité, c'est cette insécurité qui fait que, parfois, la production est absolument nulle (pluie et crue insuffisantes).

Les aménagements doivent être tout juste suffisants pour assurer bon an mal an une culture de décrue produisant plus ou moins 1 tonne de sorgho / ha. Cet aménagement devrait donc être limité au niveau 1^{aire} (digue périphérique et pompage d'appoint) ce qui est nettement moins coûteux et n'empêche pas les équipements intensifiants ultérieurs. Ainsi avec l'investissement actuellement réalisés en 3^{aire} sur quelques dizaines de milliers d'ha, on aurait pu aménager en 1^{aire} les 500.000 ha aménageables du Sénégal.

Sur le plan humain, quelques soient les options choisies, cette Afrique a besoin de gestionnaires des ressources hydriques. Or, très curieusement, ils ne sont formés nulle part à l'exception des ingénieurs

et techniciens du génie rural, trop spécialisés, trop peu nombreux, surqualifiés. C'est pourquoi nous rompons une lance en faveur de la formation de gestionnaires environnementaux des ressources hydriques (quantité! qualité. biologie, santé), formés au niveau BAC + 4 par recyclage de BAC + 2 expérimentés.

* A propos de l'Afrique suburbaine

La densité humaine est, par définition, forte; les conditions écologiques, notamment pluviales, diffèrent. Partout, il apparaît justifié de conduire des projets de nature intensive: maraîchiculture et petit élevage.

Un renforcement des structures de formation existantes apparaît souhaitable.

Il ressort de ce survol, qu'à l'exception des zones densément peuplées, l'Afrique a besoin de projets de production extensive plutôt qu'intensive: la pêche, voire la pêche-pisciculture extensive en grands étangs non vidangeables plutôt que la pisciculture intensive, le pastoralisme rationalisé, puis le ranching plutôt que l'élevage intensif, l'agriculture extensive plutôt que l'intensive...

Or la plupart des projets proposés à l'Afrique par l'Occident sont de nature intensive; ce qui explique pour une grande part, leur taux d'échec.

En conséquence aussi, les priorités de formation doivent aller en Afrique en faveur de gestionnaires des ressources extensives, d'une part naturelles en équateur, d'autre part hydriques en soudano-sahel; alors que l'université africaine, copie de l'université européenne d'il y a 20 ans, forme énormément de spécialistes du tertiaire immédiatement condamnés au chômage dans des sociétés de type agricole dominant et qui le resteront pendant longtemps encore.

C. Reizer

Professeur Emérite
Responsable des Relations internationales.